

Changement de civilisation et spiritualité

Dominique Bourg

Numéro 809, juillet-août 2020

La spiritualité pour changer le monde ?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93475ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bourg, D. (2020). Changement de civilisation et spiritualité. *Relations*, (809), 17-19.

CHANGEMENT DE CIVILISATION ET SPIRITUALITÉ

Affronter la crise écologique exige de rompre avec le succédané de spiritualité qui prévaut dans nos sociétés consuméristes. Il nous faut réintroduire une forme de transcendance dans notre rapport au monde.

Dominique Bourg

L'auteur, philosophe et professeur honoraire à la Faculté des géosciences et de l'environnement de l'Université de Lausanne, en Suisse, a publié entre autres *Une Nouvelle Terre* (Desclée de Brouwer, 2018)

La pandémie de COVID-19 et la façon dont un grand nombre de pays tentent d'y répondre peuvent nous permettre d'analyser la donne écologique plus générale qui nous échoit. L'enjeu est une véritable bascule de civilisation qui comporte nécessairement une composante spirituelle, à vrai dire essentielle.

Un arrêt partiel des économies, jusqu'ici inimaginable à une telle échelle, s'est imposé petit à petit dans un grand nombre de pays, le confinement quasi général des populations devenant nécessaire afin d'éviter la diffusion délétère du coronavirus. Les effets de notre action sur la nature, notre destructivité, nous ont ainsi imposé une intervention radicale à laquelle nous ne pensions pas devoir un jour nous soumettre. Ce coronavirus est en effet une de ces zoonoses – maladies dont les agents se transmettent entre animaux vertébrés et l'humain – qui se multiplient depuis quelques décennies. Cela en partie parce que nous détruisons des écosystèmes, la biodiversité sauvage de même que la diversité génétique des espèces domestiques; ce faisant, nous déstabilisons les équilibres entre les populations et nous facilitons la circulation des pathogènes.

Or, c'est une situation similaire à laquelle l'ensemble des dégradations du système Terre, changement climatique en tête, nous confronte désormais. Ces dégradations ont atteint un degré inouï et rien ne semble annoncer quelque décrue. Effondrement du vivant, pollution, destruction des sols, désertification, acidification des océans, emballement des dérèglements climatiques, etc., la liste est connue. Ses conséquences aussi: aggravation des ouragans, inondations hors normes, mégafeux de forêt, pics de chaleur jamais atteints et graves sécheresses, pour n'en nommer que quelques-unes. L'enjeu n'est autre que le maintien de la possibilité, pour l'espèce humaine et les autres, de vivre sur Terre.

Tournant de civilisation

Cette situation impose un changement radical: une réduction brutale des émissions mondiales de gaz à effet de serre (GES) – de moitié au minimum –, et ce, dans une décennie, avec un effort immédiat pour atteindre la neutralité carbone au milieu du siècle. En somme, elle exige une décélération



Virginia Pésémapéo Bordeleau, *La déesse*, 2014, acrylique sur toile, 51cm x 40 cm. Photo: C. Leduc

non moins radicale de notre consommation d'énergie, et donc de notre consommation tout court; une économie neutre en carbone; une régénération des sols et des écosystèmes que nous avons détruits. Comme pour la pandémie de COVID-19, cela nécessite un profond changement des modes de vie, consistant non pas cette fois en un arrêt momentané des économies, mais bien en une restructuration complète de l'appareil de production et en une réduction radicale de la consommation. Celles-ci sont devenues nécessaires tout simplement parce que les causes des destructions du système-Terre ne sont autres que nos niveaux de production et de consommation sans cesse croissants.

Il est clair que ce vers quoi nous devons tendre est un véritable tournant civilisationnel. La modernité occidentale a cherché à nous arracher à la vallée des larmes de la misère, se donnant comme dessein de toujours produire plus, poursuivant jusqu'à l'absurde la croissance infinie et la quête de richesses matérielles. Nous sommes désormais menacés d'un retour à la vallée des larmes, sous la forme d'un désert brûlant.

Pour saisir en quoi le défi qui est devant nous est loin de n'être qu'économique et politique, mais relève tout autant de questions de *spiritualité*, il faut distinguer deux acceptions du terme¹, les deux étant évidemment liées. L'une, ontologique, renvoie à notre conception de la nature et à notre rapport au monde; l'autre, plus classique, est liée à l'idée dominante de la réalisation de soi, de son humanité, au sein d'une société donnée. Par exemple, c'est la conception moderne dominante du monde, selon laquelle la nature n'a de valeur que si elle est exploitable, qui a amené à penser, à l'issue des guerres de religion et avec la philosophie libérale du contrat, que toute réalisation de soi ne pouvait s'accomplir que par l'acquisition de biens. À la consommation du monde, à son exploitation sans réserve et tous azimuts devait répondre l'idéal consumériste. Impossible dès lors de mettre fin à une exploitation éhontée de la planète sans, en même temps, cesser la consommation débridée de ses ressources. Or, nous ne parviendrons pas à nous accommoder de l'essentiel, au détriment du superflu, sans renouveler les idéaux de réalisation de notre humanité et notre rapport au monde.

Une « spiritualité » consumériste

Autrement dit, l'ère de soubresauts du système-Terre dans laquelle nous entrons contredit frontalement le succédané de spiritualité auquel la modernité nous a réduits. Celui-ci nous détourne de toute forme d'extériorité: aussi bien face à une nature à respecter que face à un idéal de dépassement de soi au nom d'une transcendance. Cette pseudo-spiritualité nous a ainsi ramenés entièrement à l'intérieur du monde, en vue de son exploitation économique sans limites et d'une accumulation indéfinie de richesses matérielles. Or, c'est cette même spiritualité qui dévaste désormais le monde vivant. Qu'on se souvienne du propos du publicitaire français Jacques Séguéla, qui défraya la chronique il y a une dizaine d'années: «Si à 50 ans, on n'a pas une Rolex, on a quand même raté sa vie!» L'horizon moderne de la réalisation de soi, précocement appréhendé par la philosophie artificialiste de Hobbes, était sans appel. À l'état de nature, il n'est aucune finalité sociale transcendante qui s'impose d'évidence à tous, si ce n'est une finalité en creux: un désir



Virginia Pésémapéo Bordeleau, *Danse sacrée*, 2019, acrylique, 92 cm x 92 cm. Photo: D. Trépanier

d'accumulation de moyens, à savoir produire et accumuler des biens matériels dans l'espoir de pouvoir en jouir. Ce constat – on ne peut plus matérialiste et sommaire, rendu alors audible par un siècle de guerres de religions et de conflits sanglants autour du salut et de ses modalités –, la modernité finira par le faire sien. Cette impulsion originelle ne finira toutefois par s'imposer effectivement et donner ses fruits qu'avec l'avènement, plusieurs siècles plus tard, des sociétés de consommation, dès l'avant-guerre aux États-Unis, avec les Trente Glorieuses en Europe et, plus largement, dans le monde industriel capitaliste.

L'idéal consumériste de réalisation de soi, à savoir l'accomplissement de notre humanité par la consommation, est clair. Il n'est plus question de dépassement de soi sous quelque forme que ce soit, mais de la réalisation, ici-bas, d'un idéal éminemment possessif: posséder une belle famille, une résidence luxueuse dotée de tous les attributs techniques de l'époque, de l'automobile au téléphone intelligent en passant par la Rolex. La consommation, à réactualiser sans cesse, au-delà du succédané d'infini qu'elle génère, dynamise, tire l'existence vers l'avenir et, en ce sens, la remplit.

Or, nous l'avons vu, ce sont précisément les modes de vie consuméristes qui compromettent l'habitabilité de la Terre. C'est d'eux dont il est urgent de se détourner. À cet égard, plusieurs sondages réalisés dans la population française entre

novembre 2019 et janvier 2020 convergent et mettent en lumière une évolution de l'opinion publique : une majorité de personnes sondées, grosso modo 55 %, tendent en effet à discerner dans la sobriété matérielle un horizon inévitable, si ce n'est souhaitable². Nous consommons toujours, mais la magie de la consommation n'a plus la même aura.

Cette prise de distance par rapport à l'idéal consumériste s'accompagne par ailleurs d'une sensibilité renaissante par rapport à la nature, dont les manifestations sont multiples : la sensibilité envers les animaux, les plantes et les arbres, par exemple. L'intérêt pour la permaculture³, une pratique née de la fusion entre la connaissance scientifique des écosystèmes et la culture des aborigènes d'Australie, qui s'est extraordinairement développée ces dix dernières années mais qui remonte aux années 1970, me semble relever de la même dynamique. Et avec la permaculture, on s'approche de la spiritualité, car elle n'est pas qu'une simple technique agricole : elle est une sagesse, une relation holistique au monde⁴.

L'ère de soubresauts du système-Terre dans laquelle nous entrons contredit frontalement le succédané de spiritualité auquel la modernité nous a réduits.

Des formes désormais nommément spirituelles se développent sur ce terreau d'une sensibilité accrue à la nature. Ainsi, le chamanisme – ce mélange indistinct de rites de guérison et de mise en relation à des esprits – connaît depuis un certain temps une forme de résurgence dans les mouvements écologiques occidentaux. Encore très présent chez les peuples autochtones et persistant à l'intérieur d'une religion monothéiste comme l'islam, ou aux marges d'un autre monothéisme, le christianisme, il n'a jamais vraiment disparu, même en Europe où il subsiste par exemple un chamanisme revendiquant ses origines celtiques. Celui revendiqué par la mouvance écologique a un tropisme marqué pour les cultures amérindiennes. Ces cultures, par ailleurs, en raison de leur animisme, incarnent aujourd'hui l'Autre de l'Occident, lequel a promu, à compter de la fin du XVI^e siècle, l'idée d'une conception purement mécaniste de la nature, réduite à un agrégat de particules matérielles, mécaniques donc, extérieures les unes aux autres, étrangères à toute forme d'intériorité et de représentation. Cela a pour conséquence directe l'affirmation d'une humanité étrangère au reste de la nature. Il est difficile de ne pas y voir l'une des origines du caractère autodestructeur de la civilisation occidentale.

Immanence et transcendance

Le christianisme n'est évidemment pas en reste, le texte phare en la matière étant l'encyclique *Laudato si'*, qui a connu un large écho au-delà même des communautés chrétiennes. De façon très succincte, ce texte du pape François constitue une réponse argumentée à l'accusation portée par l'historien Lynn White à l'encontre du rôle du christianisme

médiéval, qu'il situait à l'origine historique de la crise écologique, pour avoir impulsé une révolution ontologique nous ayant conduits à ne discerner dans la nature qu'un « stock de ressources ». Cette réponse est scripturaire, fondée sur l'interprétation du livre de la *Genèse*, mais aussi philosophique et théologique, proposant de rompre avec le paradigme technoeconomique (§ 105, 106) de la modernité contemporaine, et n'hésitant pas à endosser une nécessaire décroissance (§ 106, 203, 204, 217, 222). L'écologie est bien ici portée à la hauteur d'un projet alternatif de civilisation.

Dans cette perspective, nous assistons aussi à une ré-appropriation du panenthéisme, selon lequel le divin est présent en toute chose, en tout être. Cette posture depuis longtemps présente dans les cultures asiatiques et africaines subsiste encore dans la théologie chrétienne orientale – l'occidentale l'ayant globalement rejetée après le tournant moderne, cartésien, sauf la spiritualité franciscaine et ignatienne. Immanence et transcendance ne s'opposent pas, en réalité, la présence de Dieu dans le monde n'excluant nullement sa transcendance.

Toute proportion gardée, c'est aussi à une conciliation entre immanence et transcendance que je me suis employé dans *Une Nouvelle Terre*, en jouant autour de la fonction d'extériorité associée au signifiant « Dieu », laquelle appelle cependant un enracinement historique et culturel. J'y adopte une posture moniste réflexive – résolument non dualiste –, selon laquelle matière et esprit sont deux aspects d'une même substance. Une façon de recouper l'animisme sans le reproduire non plus. C'est aussi une manière de rejeter une opposition tranchée entre immanence et transcendance. Puis, en m'appuyant sur le philosophe Stanislas Breton, je suis reparti de la présence du signe « Dieu », – en tant que signifiant sans référent assignable, ou plutôt en tant que puissance de dépassement de tout référent possible, comme semblent le vivre les grands mystiques – comme accroche possible d'une fonction d'extériorité et de transcendance.

Sans un véritable revirement (*métanoïa*) d'ordre spirituel, on ne voit guère comment nous allons pouvoir assumer, et surtout sublimer, la décline énergétique et matérielle rapide que l'état de la Terre nous impose (réduction sur 10 ans de la moitié de notre consommation énergétique, mais aussi de notre empreinte écologique⁵) si l'on veut sauver ce qu'on peut encore sauver de l'habitabilité de notre planète. Cela exigerait de nous détourner de notre « spiritualité » consumériste évoquée plus haut. Comment cela sera-t-il possible sans au moins les linéaments d'une autre ou d'autres formes de spiritualité? ©

1. D. Bourg, *Une Nouvelle Terre*, Paris, Desclée de Brouwer, 2018.

2. Voir entre autres « Les Français plus "écologistes" que jamais », sur le site Odoxa.fr. et Philippe Moatti, « L'utopie écologique séduit les Français », *Le Monde*, 22 novembre 2019.

3. Louise Lacroix, « La permaculture : un rapport différent à la nature », *Relations*, n° 758, août 2012.

4. Voir le dossier « De la forêt à la vigne », dans le webzine *La pensée écologique*, novembre 2019.

5. Voir plus largement : D. Bourg et autres, *Retour sur Terre. 35 propositions*, Paris, Puf, 2020.